

CHAPITRE XI.

M. DE SÉGUR, constant dans son système, nous représente l'empereur se complaisant à s'abuser lui-même sur l'état de ses affaires, « s'aidant de tout pour espérer, quand vinrent tout à coup les premières neiges; avec elles tombèrent toutes les illusions. » (Page 98 [69].) *Les illusions de l'empereur ne tombèrent pas avec la neige.* Considérant qu'il avait fait, pour arriver à la paix, tout ce que son devoir lui prescrivait, que les espérances que Murat et Lauriston avaient fait naître, ne se réalisaient pas, et qu'il n'avait plus qu'un mois de beau temps pour agir, il se décida à se rapprocher de ses renforts. L'auteur reproche à Napoléon de n'avoir pas voulu laisser *une partie de son artillerie dans Moskou.* L'armée, autour de cette ville, avait encore, à l'époque du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'empereur d'abandonner aux Russes une partie de son artillerie; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, que pour un habile général.

« Dans ce pays désert, il ordonne, dit-il, l'achat de vingt mille chevaux. » (Page 99 [69].)

Une foule d'individus de l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les réglemens ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Vitepsk et à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs.* « Il s'épanche franchement avec le comte Daru. » (Page 100 [70].) Il lui annonce son projet d'écraser Kutusof, et de marcher sur Smolensk. Mais le comte Daru, « jusque-là de cet avis, » lui dit qu'il est trop tard; que l'armée russe est refaite.... « Que, dès que son armée aura le visage tourné vers la France, elle lui échappera en détail, etc. Eh! que faire donc? s'écrie l'empereur. » (Page 100 [70].)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvemens à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compassion. Heureusement que le maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici ce *conseil de lion*: « Rester ici; faire de Moskou un grand camp retranché et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y manqueront pas; il en répond. » (Page 100 [70].) L'empereur aurait pu y compter, si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

« Pour le reste, un grand fourrage suffira. » (P. 100 [70].) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente: « Napoléon veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où chaque jour les courses les plus lointaines et les plus pénibles ne suffisent pas à la nourriture de la journée. » (Page 99 [69].) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie: « Ceux des chevaux qu'on ne pourra

» pas nourrir, M. Daru offre de les faire saler. Ainsi, l'on
 » attendra qu'au printemps nos renforts et la Lithuanie
 » armée viennent nous dégager, etc., etc.» (Page 100 [70].)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'empereur restât à Moskou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Vitepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. l'officier du palais oublie sans doute que l'armée de Kutusof, qui s'augmentait journellement, se fût trouvée, au printemps, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moskou, et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si, à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation?

En même temps que M. de Ségur nous peint l'empereur,
 » au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'éléments,
 » qui s'amassent autour de lui, passant les journées à dis-
 » cuter le mérite de quelques vers nouveaux, ou le règle-
 » ment de la Comédie française de Paris, prolongeant ses
 » repas pour s'étourdir, passant de longues heures à demi
 » couché comme engourdi, un roman à la main, etc.»
 (page 101 [71]); en même temps qu'il le montre sous un
 jour si défavorable, et verse à pleines mains sur lui la
 déconsidération, il montre « Kutusof gagnant tout le temps
 » que nous perdions..... ne négligeant aucun avantage..... à
 » la fois fier et rusé, préparant avec lenteur une guerre
 » impétueuse, etc..... Rostopchin recevant chaque jour un
 » rapport de Moskou, comme avant la conquête, etc.»
 (Pages 102 et 103 [71, 72].)

On reconnaît dans ce tableau un nouveau trait de l'im-

partialité de l'auteur, et le même esprit qui a présidé aux scènes de l'intérieur de Napoléon à Paris, à Wilna, à Vitepsk.

Un armistice avait été convenu avec les Russes depuis le passage du général Lauriston. M. de Ségur a dépeint longuement la bonne intelligence qui régnait entre les avant-postes des deux armées, et dont il fait honneur à l'extrême confiance du roi de Naples. Maintenant, comme pour épargner aux Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils ont encouru par l'attaque inopinée de Winkowo, il prétend que *Murat a déclaré à Miloradowitch, que l'armistice n'existait plus*; cette assertion manque totalement de vérité.

Le maréchal-des-logis du palais suppose aussi que Murat a fait avertir l'empereur « qu'à sa gauche un terrain cou-
 » vert peut favoriser des surprises contre son flanc et ses
 » derrières; que sa première ligne adossée à un ravin, y
 » peut être précipitée; qu'enfin, la position qu'il occupe
 » est dangereuse, et nécessite un mouvement rétrograde.
 » Mais Napoléon n'y peut consentir; » et le motif que donne l'auteur de ce refus est que ce prince « craignait
 » sur-tout de paraître fléchir; il préférerait tout risquer. »
 (Page 103 [72].)

Nous sommes obligés de dire ici, que M. de Ségur se trompe, en voulant persuader que Napoléon, étant à Moskou, à vingt lieues de Murat, lui prescrivait minutieusement l'emplacement de ses troupes. L'empereur entendait autrement la guerre; ainsi que nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, il donnait un ordre général, et laissait le détail de l'exécution à celui à qui il était adressé.

Ce prince avait recommandé au roi de Naples d'observer le camp des Russes, et de prendre la position la plus convenable à cet effet, sans passer la Nara; mais il n'avait point prescrit les dispositions particulières que les localités seules

pouvaient déterminer *. Si Murat, sur sa gauche, avait un terrain couvert, il fallait qu'il s'éclairât de ce côté. S'il avait un ravin en arrière de sa position, il fallait qu'il en prît une meilleure. Notre historien ignorerait-il ces premières notions militaires? Ou bien voudrait-il rejeter sur l'empereur la surprise de Murat dans sa position de Winkowo? Cette dernière conjecture paraît d'autant plus vraisemblable,

* La lettre ci-après vient à l'appui de ce que nous avançons; d'après elle le roi de Naples pouvait quitter Winkowo pour se retirer à Woronowo, s'il craignait d'être attaqué.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

Moskou, le 15 octobre 1812, à deux heures du matin.

« L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie, qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

» L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi, et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer; et pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque, ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles envoyées ce soir partiront également demain, etc., etc. »

Dans une autre lettre datée de Moskou, le 14 octobre 1812, à dix heures du soir, et écrite par le prince de Neufchâtel au roi de Naples, on lit le passage suivant: « Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connaissiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc, et la plus grande partie de votre infanterie, pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

» Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui-vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres. Il y a à Moskou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition, etc. »

qu'à la page suivante, il nous dit que « le jeune Béranger » accourt, annonçant que la première ligne de Murat a » été surprise et culbutée, sa gauche tournée à la faveur » du bois, son flanc attaqué, etc. » (page 105 [74]); enfin, tout ce qu'il avait prévu se réalise!

M. l'officier du palais aurait dû nous dire que le général russe, profitant de la confiance que nous avions dans sa parole, reprit les hostilités à l'improviste, dans l'espoir de détruire notre avant-garde; mais que la valeur du roi de Naples et des troupes sous ses ordres, déconcerta ce projet. La perte de l'ennemi fut plus grande que la nôtre; si nous perdîmes les généraux Fischer et Dery, dont M. de Ségur ne fait pas connaître les noms, les Russes perdirent les généraux Baggowouth et Muller. Beningsen, qui paraît avoir été le promoteur de cette affaire, donna par-là une nouvelle preuve qu'il entendait mieux les révolutions de palais que les opérations militaires.

Quelle singulière opinion se formeraient les étrangers, des officiers qui approchaient l'empereur, en lisant « qu'on » n'osait l'avertir que le canon grondait vers Winkowo, les » uns par incrédulité ou incertitude, d'autres par mol- » lesse, hésitant de provoquer un signal terrible, ou par » crainte d'être envoyés pour vérifier cette assertion, et » de s'exposer à une course fatigante! » (Page 105 [74].)

A cette nouvelle « Napoléon retrouve le feu de ses premières années. » (Page 106 [75].)

L'empereur, qui, suivant M. de Ségur, est caduc à quarante-trois ans, tandis que Kutusof, à quatre-vingts, a l'énergie de la jeunesse, n'avait pas attendu cette circonstance pour ordonner la retraite, et sortir de la prétendue apathie où l'auteur l'a plongé.

On trouvera, dans l'*Appendice*, plusieurs lettres écrites par l'empereur pendant son séjour à Moskou. Cette très-petite fraction du grand nombre d'ordres relatifs aux af-

faïres militaires émanés de lui pendant cet espace de temps , pourra faire juger de son activité et de sa prévoyance. On acquerra la preuve que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications , compléter les attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnemens en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moskou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers , qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instructions pour toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 105 [73], « la division Claparède est en » route pour Mojaïsk », et à la page 106 [74], on lit : « Claparède et Latour-Maubourg ont nettoiyé le défilé de » Spaskaplia. » Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distans l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

L'EMPEREUR, dans ce chapitre, donne lui-même les motifs de son séjour à Moskou. « Il avait dû laisser à ses » soldats le temps de se refaire, et à ses blessés, rassemblés » dans Moskou, Mojaïsk et Kolotskoi, celui de s'écouler » vers Smolensk. » (Page 111 [79].) Mais, comme s'il était impossible à l'auteur de faire dire à l'empereur deux choses sensées de suite, il s'empresse d'ajouter que Napoléon, *montrant un ciel toujours pur*, demanda à ses officiers si, « dans ce soleil brillant, ils ne reconnaissaient pas son » étoile ? » (Page 111 [79].)

Cette image de l'étoile dans le soleil sourit beaucoup à M. de Ségur; elle se retrouve souvent dans son livre. En général, il cherche à faire croire que Napoléon avait une confiance puérile dans son étoile, et se plaisait à le témoigner; ce qui est absurde. Un homme tel que lui pouvait compter sur son génie, sur ses talens, et ses profondes méditations; mais il croyait à son étoile comme César aux poulets sacrés.

Tous les chapitres qui précèdent celui-ci nous ont montré ce grand capitaine plongé dans le sommeil et l'engourdis-